

Tanino Liberatore et Patrick Coutin dans l'atelier de Liberatore
© Photo Géant Vert



COUTIN LIBERATORE

J'AIME REGARDER DES VIEUX QUI DESSINENT
SUR UNE BOÎTE

Alors que l'industrie du disque est en train de chanter « Plus près de toi mon Dieu » sur le pont des premières classes du *Titanic*, Patrick Coutin revient au-devant de la scène avec une boîte à pizza remplie de trois galettes en vinyle aux visuels richement ornements par la sainte-trilogie du graphisme que sont Tanino Liberatore, Hervé Di Rosa et Gilbert Shelton. Devant cette coalition rock'n'BD digne des grandes heures de *Métal hurlant*, la rédaction s'en est allée poser son micro entre le père de *RanXerox* et le chanteur qui aime regarder les filles marcher sur la plage afin d'en savoir plus. Alors que les questions s'enchaînent sur un rythme effréné, que peut-on attendre de la part de trois personnes aussi décousues qui ont encore des montres à leur poignet ? ■ Par Géant Vert

■ Illustration de Tanino Liberatore pour une sérigraphie incluse dans le coffret
© Liberatore / Louise Music



“
Mon premier
travail a été
de faire
des pochettes
de disques.
C'est ainsi que
j'ai pu devenir
indépendant.

TANINO LIBERATORE

était prépondérante, on ne confiait pas la réalisation de la pochette du Velvet Underground à n'importe qui. C'est Andy Warhol en personne qui s'en occupait. Avec cette commande faite à Shelton, Di Rosa et Tanino, il y a ce croisement d'inspirations dont j'ai besoin pour faire ma musique.

Tanino, pourquoi le noir et blanc pour cette nouvelle pochette ?

TL : C'était le choix le plus représentatif du contenu du disque. Je l'ai réalisé au fusain car il s'agit de mon médium préféré. Je ne l'utilisais plus depuis le lycée. Je prends beaucoup de plaisir. Éprouver du plaisir en dessinant était un sentiment que j'avais un peu perdu de vue ces dernières années.

Qui a l'idée de cette collaboration ?

Tanino Liberatore : Patrick était demandeur. La musique est autant au centre de mon travail que de ma vie, je ne pouvais pas refuser. Mon premier travail a été de faire des pochettes de disques. C'est ainsi que j'ai pu devenir indépendant. La ressemblance avec le boulot réalisé pour Patrick s'arrête là car c'était strictement alimentaire. On me demandait une pochette le matin et je la livrais en fin d'après-midi. C'était du vite fait bien fait, comme on faisait les choses en Italie au milieu des années 70-80. Puis je me suis retrouvé à faire de la publicité non-stop.

C'étaient des commandes de disques rock ?

TL : Pas vraiment. Quand je suis arrivé en France, ces histoires de pochettes de disques étaient derrière moi. Je n'y pensais plus jusqu'à ce que l'on me demande d'en

réaliser de manière ponctuelle pour différents artistes comme Frank Zappa en 1982. Si je rencontre Patrick à peu près au même moment, ce n'est que bien plus tard qu'il me demandera une pochette [*Babylone Panic* chez Louise Music, 2012]. Ce n'était pas un chanteur que j'avais en face de moi mais un véritable fan de mes BD. Même si son but premier dans la vie est de conquérir les femmes, il a su aussi conquérir toute mon attention tellement il a l'art du compliment ! (*Rires.*) Comme nous avons sensiblement le même âge, les mêmes racines, le même vécu, ainsi que la même stabilité dans les centres d'intérêt, la collaboration s'est déroulée en toute simplicité dans les deux cas.

Patrick Coutin : La révélation, je l'ai eue en voyant cette pochette réalisée pour Frank Zappa. Pour la première fois en tant qu'Européen, je comprenais le graphisme d'un disque de ce musicien. Dans les années 70, où l'importance des pochettes



■ *Babylone Panic* [2012]
© Liberatore / Louise Music

Comment en arrive-t-on à dessiner sans plaisir ?

TL : À force d'utiliser le feutre sur *RanXerox*, j'ai fini par arriver au bout des possibilités offertes par ce médium. J'avais atteint les limites du système et je me suis mis à tourner en rond. À cause de cette impossibilité de pouvoir aller plus loin, j'en suis presque arrivé à envisager d'arrêter de dessiner. Et c'est avec cet état d'esprit pessimiste que je me suis retrouvé derrière un ordinateur. Mais maintenant, je vais mieux, j'ai fait mon retour à l'analogique ! (*Rires.*)

En quoi l'ordi est-il une plaie pour la création ?

TL : Il s'agit d'une technique différente. Aussi différente que peut être l'utilisation de l'aquarelle, de l'huile ou du fusain dans l'exécution d'un dessin. C'est l'artiste qui amène la continuité, pas la technique. L'utilisation de techniques différentes offre des résultats forcément différents. Une fois les techniques apprises, il faut utiliser celle qui correspond le mieux au résultat souhaité, car on ne peut pas espérer obtenir la même chose en mélangeant tout et n'importe quoi. Quand je suis passé à l'ordinateur, c'était surtout pour des travaux de commande. Et là, je me suis mis à passer de plus en plus de temps sur les dessins après avoir découvert la fonction Pomme Z qui permettait d'annuler le moment où j'avais merdé. Malheureu-

samment, avec cette possibilité nouvelle mieux que la gomme, je pouvais annuler des centaines d'opérations pour en recommencer d'autres qui me permettaient de faire des trucs absolument impossibles à réaliser avec du papier et un crayon. C'est ça le problème avec l'informatique, c'est qu'il est possible de perdre un temps fabuleux pour réaliser des détails techniques sur un dessin qui ne mérite même pas d'être regardé plus d'une fois. Imaginons ce que cette perte de temps pourrait donner chez un artiste renommé supposé réaliser quelque chose de grand. Par exemple, Michel-Ange... Non mais vous le voyez réaliser le plafond de la chapelle Sixtine avec un Mac ? Pointilleux et maniaque comme il était, le mec, il y serait encore presque six cents ans plus tard à se prendre la tête sur la représentation des fesses d'un angelot !

PC : Quand Tanino dessine à l'ordinateur, j'ai beaucoup de mal à discerner la technique qu'il a utilisée. Je ne sais pas si c'est de l'ordi ou du crayon. Il y a chez lui

la volonté de rester un dessinateur classique dans un monde où il ne souhaite pas voir sa main continuellement guidée par la technique. Pour ce qui est de l'ordinateur, je partage l'idée que cette machine bien pratique peut parfois être une source de problèmes rien que pour tous les effets spéciaux disponibles d'un simple clic de souris. Avec un programme comme Pro Tools, il m'est arrivé plus d'une fois de ne pas savoir m'arrêter à temps. Alors, j'ajoutais des tonnes de pistes de guitare toutes différentes au point de complètement écraser la chanson. J'ai quelques albums de chansons bousillées sur mes étagères. L'informatique, c'est pratique jusqu'à un certain point.

TL : C'est aussi grâce à cette expérience informatique que je me suis rendu compte de l'importance du croquis dans le dessin. Le croquis donne la forme, mais tout le reste est à imaginer. Pour l'ordinateur, c'est tout le contraire, tout est déjà fait. Il n'y a plus rien pour l'imagination alors

on expérimente des trucs inutiles qui ne m'ont jamais permis d'atteindre une émotion similaire à celle que je ressens quand le dessin sort enfin du croquis.

L'ordinateur, ce n'est pas quelque chose qui fait rêver les gens. Je préfère mes crayonnés au dessin fini car ils me laissent imaginer plein de choses que je pourrais faire. Le dessin prend forme quand je commence à sortir la gomme. Là, cela veut dire que j'approche de la fin.

PC : C'est vrai que tes crayonnés sont très beaux. Mais comme je suis très fan de tout ce que tu fais, je ne sais pas si mon avis peut être pris en compte. Sur un de tes dessins, tu as vraiment su représenter mon idéal féminin. L'ensemble est tellement parfait que je me dis qu'il vaut mieux que je la regarde plutôt que de la rencontrer pour de vrai.

TL : Pourquoi ? Tu as peur que ce soit une salope ?

PC : Non, c'est juste que, bien souvent, la vie n'est pas aussi belle que l'imaginaire. La création artistique est toujours la même. Avec Tanino, nous sommes tous les deux attirés par les femmes. Quand nous allons quelque part, nous laissons toujours nos yeux traîner dans la salle. Au départ, la base est approximative. Alors, nous la retravaillons jusqu'à en sortir un dessin ou une chanson. Dans le cas de mes chansons, ce ne sont pas vraiment des chansons de moi. C'est plutôt le résultat d'une série de rencontres, de gens ou d'événements qui sont venus à



■ La sérigraphie d'Hervé Di Rosa
© Di Rosa / Louise Music

moi et que je retranspose sur une mélodie. Je me sens plus dans la peau d'un retranscripteur que dans celle d'un compositeur. D'ailleurs, sur ce point, mon insatisfaction vient surtout du fait que je n'arrive pas à retranscrire les choses aussi bien que je le voudrais.

En parlant de frustration, ne pas être sorti avec toutes les femmes que vous avez désirées, est-ce que cela fait de grandes œuvres ?

PC : Ah, je vois... (*Rires.*) « J'aime regarder les filles », c'est complètement ça. C'est l'histoire d'un type qui est bloqué en studio alors que tout le monde est à la page.

Le titre résume combien d'années de frustration ?

PC : Au départ, on me propose la chance de ma vie : une journée à l'œil au studio du château d'Hérouville, le rêve de tous les musiciens. Après, je devais dégager car Higelin arrivait. Simplement, il n'est jamais arrivé car il était tombé amoureux. J'ai donc passé le mois de

HERVÉ DI ROSA

Ma première rencontre avec Patrick Coutin vaut le coup d'être racontée. Je venais d'être embauché par le maire de Bobigny pour refaire la salle des mariages et c'est Patrick qui était chargé de la communication de la ville. C'était dans les années 2000, le maire en avait sa claque des mariages religieux et comptait sur mon sens de la décoration pour relancer le mariage républicain. Moi, j'étais à fond dans le projet. Avant de connaître Coutin, je n'écoutais que du Pascal Comelade, un génie. Et puis, vu ce que je pense du rock en général... Par exemple, Led Zeppelin, c'est juste le genre de musique de pub qu'on écoute avant d'aller acheter du parfum. Bref, Coutin m'a un peu réconcilié avec la musique de l'Hexagone, même si c'est surtout la personne que j'apprécie le plus. Alors, quand Anagraphis m'a proposé de dessiner une des trois pochettes aux côtés de Shelton et Liberatore, j'ai tout de suite accepté car ces deux mecs sont autant mon éducation BD que ma jeunesse.

juillet sur place à empiler les titres alors que tous les copains m'attendaient du côté de Juan-les-Pins. Comme l'a si bien résumé Frédéric Beigbeder il y a une dizaine d'années, c'est vraiment une chanson sur la frustration.

TL : Pour moi, la bande-son de *RanXerox*, c'était Devo, Pere Ubu, Throbbing Gristle évidemment ; et puis aussi Joy Division avec le chanteur qui s'est suicidé. Je mettrais un peu de Talking Heads aussi. C'était une époque géniale pour la musique. Je dis souvent que je suis content de l'avoir vécue car presque tout ce qui sortait était d'une qualité incroyable. Le moindre petit groupe avait la chance d'être connu dans le monde entier car même les labels les plus microscopiques étaient disponibles n'importe où. C'est comme ça que je me suis retrouvé à écouter Pere Ubu en Italie ainsi que tous les groupes de la scène de Canterbury comme Soft Machine et Caravan. Maintenant, ce n'est plus possible.

PC : Oui, mais ça peut revenir car ça a déjà eu lieu.

TL : D'accord sur le plan historique, mais pas sur le plan commercial tel qu'il est maintenant. La manière dont l'édition de disques et de BD est structurée empêche tout le monde de bouger. Mais j'ai bon espoir qu'un jour, tout recommence comme avant. Les gens en ont tellement marre d'écouter toujours la même chose.

PC : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi...

TL : NON ! Tu dois être d'accord avec moi sinon ça m'énerve, merde !



PC : La grosse différence, Tanino, c'est que ces années 70 étaient la création de ce monde musical. Les gens les plus doués allaient dans cette direction. On ne se rend pas compte à quel point les musiciens étaient bons. Le cas de Clapton par exemple. Il était toujours le premier de la classe. Quand le rock est apparu, tous ces musiciens issus du conservatoire se sont précipités dessus...

TL : Ah bon ?

PC : Eh oui. Jimmy Page et Clapton, à 15 ans, ils étaient déjà des héros. Peut-être qu'aujourd'hui, les choses sont différentes. Il est plus facile de faire de la musique et la concentration de talents est moindre. C'est certainement aussi la même chose dans le dessin...

TL : Ah ça oui ! Ne t'inquiète pas ! C'est tout à fait ce que je veux dire. À l'époque, quand une personne était douée, elle avait la possibilité de faire des choses. Maintenant, il y a toujours autant de talent mais, voilà, l'époque est telle que les gens doués sont considérés comme des merdes.

PC : Ce n'est pas la musique qui a changé, c'est le monde.

TL : C'est pour ça que je ne regrette pas d'avoir connu cette époque. Mais je suis sûr d'une chose : la créativité est toujours présente et pointe son nez de plus en plus. Je le sens ! En ce moment, je retrouve dans l'air certaines similitudes avec mes débuts de dessinateur en Italie dans les revues *Cannibale* et *Frigidaire*. Nous étions quatre ou cinq dessinateurs avec des styles tous différents, mais réunis par ce feeling créatif qui propulsait l'époque.

PC : Une chose qui a beaucoup changé, c'est la liberté du créateur. Maintenant, quand je travaille avec un musicien, je ne lui impose pas de faire les choses à ma façon, je lui demande juste de s'exprimer comme il a envie de le faire. C'est pareil avec Tanino. Il n'est pas là pour rendre un devoir imposé, mais pour faire selon son envie.

C'est comme cela que s'est déroulée votre collaboration ?

PC : Eh bien oui, de la manière décrite plus haut. Je lui ai demandé une pochette, et le résultat ne devait n'être rien d'autre que du Liberator. Pareil pour Hervé Di Rosa et Gilbert Shelton. Il ne me viendrait pas à l'idée de demander à un artiste de me dessiner la poubelle. Les artistes ne font pas ça. J'ai imaginé cette initiative dans l'esprit des années 70. Personne ne se serait permis de me dire ce que je devais faire. On me prenait ou on me jetait. Comme il y avait une majorité d'artistes qui réagissaient comme moi, on avait plus de chances d'y arriver que de se planter.

TL : Au début, Patrick m'avait envoyé une photo pour résumer le projet ; même si j'aimais beaucoup cette photo, il ne voulait pas que je m'en inspire complètement. Alors j'ai durci la chose, même s'il y avait déjà les flingues sur la photo. Le résultat est très proche de ce que je pouvais faire dans les années 70. Faire une pochette de disque est un plaisir car c'est surtout le prétexte qui me permet de me rapprocher du monde de la musique. Je n'ai pas d'*a priori* sur les formats de pochette. Bien sûr, comme tout le monde, je préfère m'exprimer sur une pochette de 33 tours ; mais le CD ne m'a jamais posé de problème pour la réalisation malgré sa petitesse. Heureusement, d'ailleurs ! Vu qu'il n'y a eu que ça pendant quasiment vingt ans ! (*Rires.*) Si j'apprécie davantage le vinyle pour sa partie visuelle ou tactile, je ne suis pas d'accord pour ce qui est du son. Il n'est ni inférieure ni moins chaud. Peut-être à ses débuts, quand la chose était balbutiante, mais plus depuis longtemps. Maintenant, les studios de mastering peuvent échantillonner ce qu'ils veulent. Quand il n'y avait que les 33 tours, le format avait aussi ses limites. Au bout de cinq écoutes, le disque commençait à craquer. Et puis, pour les écouter, il fallait aussi avoir les moyens de

les écouter sur autre chose qu'un tourne-disque ; sans compter la tête de lecture qu'il fallait changer... Non, c'était un médium qui déraillait tout de même pas mal du temps où il était considéré comme le meilleur du monde. Au bout de la vingtième écoute, la seule chaleur qui se dégageait des enregistrements était celle du disque en train de fondre !

Ce triple album est un projet indépendant ?

PC : Oui. Totalement indépendant. Je ne fais pas ça dans l'intention de dézinguer les majors ou quoi que ce soit. Même s'il y a encore des artistes intéressants, le marketing a pris le pas sur tout. Maintenant, lorsque nous faisons un disque, tout est contrôlé du sol au plafond. S'il faut sept photos pour illustrer l'album, il y aura sept photos point barre. Avant, si nous souhaitions travailler avec un photographe, c'était surtout pour faire appel à son talent. Maintenant, le talent du mec, on s'en fout. Seul compte le résultat, quelle que soit la qualité du travail. On n'allait pas chercher un dessinateur uniquement parce qu'il était capable de dessiner un truc que nous ne savions pas faire. Nous voulions l'avoir pour une question de feeling. Il devait faire partie intégrante du projet. C'est ce qui s'est passé pour la réalisation de cette boîte. Je voulais que les dessinateurs participent à mon rêve ; alors je les ai regardés faire ce qu'ils avaient envie de faire. Cette façon de faire n'est pas vraiment raccord avec celle des maisons de disques qui souhaitent tout maîtriser. Pour ce *Coutin Paradise*, je voulais rester sur un projet d'artiste. Après, ces disques existeront certainement sur Internet, mais pas en CD. On m'a demandé d'en faire, mais j'ai dit non. Non pas que je sois contre le format, mais c'est juste que ça n'entre pas dans l'idée telle que je l'ai conçue. Si je dois faire un CD, on verra l'année prochaine. Pour l'instant, tout a

UNE BOÎTE BIEN REMPLIE

À une époque où la norme étouffe la vie, Patrick Coutin propose une nouvelle façon de déguster joyeusement la musique. À l'intérieur d'une boîte à pizza, l'amateur de jolies choses découvrira trois disques en véritable vinyle noir sur le thème du paradis, accompagnés de trois sérigraphies réalisées par un atelier montpelliérain spécialisé dans la quatre-fromages en papier. Sur le premier disque, l'amateur découvrira dix nouvelles chansons originales et en français de Patrick Coutin bien emballées dans une superbe illustration d'Hervé Di Rosa. Sur le deuxième disque, c'est *grosso modo* la même chose sauf que les neuf titres originaux sont cette fois interprétés en anglais tandis que Gilbert Shelton, le plus parisien des Texans, s'est chargé de représenter le bayou de la manière la plus moite possible. Cerise dans le clafoutis, Liberator a dégainé son fusain le plus noir pour ne pas faire d'ombre aux neuf reprises anglaises ou françaises réalisées par l'homme qui aime regarder les vieux dessinateurs crayonner sur le sable. Réalisée avec autant de cœur que de tripe, cette boîte n'en sera pas pour autant disponible au rayon triperie.



Coutin Paradise

Par PATRICK COUTIN
LOUISE MUSIC.

Coffret triple vinyle numéroté et signé,
livret de 32 pages et 3 sérigraphies.

été masterisé dans le but de faire un vinyle. L'objet a une dynamique complètement différente du CD.

TL : (*Scandalisé.*) Ahhh ! Voilà ! Avant, on reprochait au vinyle de ne pas avoir suffisamment de dynamique, et maintenant, c'est la plus belle chose au monde ! C'est du racisme vis-à-vis du CD !

PC : (*Diplomate.*) Mais non, il s'agit juste de deux objets complètement différents. L'année prochaine, on va faire le CD.

TL : (*Victorieux.*) Bien.

Messieurs, ne nous battons pas, merci pour le débat. ■

GILBERT SHELTON

J'ai été contacté par Philippe Viala, avec qui j'avais déjà travaillé sur un nombre assez conséquent de sérigraphies. Il m'a parlé de Patrick Coutin et de son projet de disques dans une boîte à pizza. Comme j'aime bien Philippe, j'ai dit oui sans même connaître ni le chanteur ni la moindre de ses chansons. Je crois que j'ai posé une question sur la signification exacte du titre « Yer Blues Train ». Il m'a répondu que c'était en hommage à John Lennon. Vu que je n'écoute pas Lennon non plus, je me suis précipité sur Internet pour savoir dans quel guêpier je venais de me fourrer. Pour ce qui est du visuel, il s'agit d'une représentation typique du sud des États-Unis, avec un vieux train à vapeur en train de traverser un paysage assez luxuriant. Les couleurs ont été réalisées par Pic. J'aime bien le résultat et j'apprécie encore plus l'idée que le vinyle est toujours présent. Maintenant, j'espère que ma représentation graphique du sud profond plaira à tout le monde.